

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 21 (1953)
Heft: 5

Artikel: Croquis Parisiens
Autor: Dyoré, Elémir
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*Sommeil Egaré *)*

par Michel Beaugency

*Mon désir est de m'étendre seulement à tes côtés;
Sentir, à la hauteur de mes jambes, tes jambes
de mes lèvres, tes lèvres;
de ma poitrine, la tienne*

*Sentir que nos haleines légères se marient,
et puis dormir.*

Dormir et te regarder.

*Te regarder et fermer les paupières.
Te regarder au travers de mes
paupières fermées.*

*Et puis dormir;
Et puis rêver.*

Rêver à la réalité:

*Rêver que tu dores, près de moi
sur mon épaule.*

*Te regarder et toi... dormir.
Toi d'évader et moi... jouir.*

* Ce poème est tiré du volume «Feux vifs et flammes mortes pour un astre éteint» de Michel Beaugeney, édité aux «Presses du Livre Français», 29, Rue de l'Echaudé, Paris (Collection Relai).

Croquis Parisiens

I. Porte Dauphine

par DYORE

J'avais pris un soir d'affluence le métro à la Place Clichy. C'était à l'orée du printemps. Une sorte de lassitude flottait dans l'air. On commençait à rêver des premières verdures. Mais dans les wagons du métro la foule se pressait. Il y régnait cette atmosphère lourde et suante de fin de journée qui marque le retour des travailleurs.

Un peu las moi-même, je m'assis au hasard d'une place libre, au fond du wagon, laissant mes pensées voguer sans but.

Je n'avais pas particulièrement remarqué qu'il y avait à côté de moi un jeune ouvrier tête nue, une mèche brune et indocile serpentant sur le front. Il somnolait. Il avait les traits tirés par la fatigue, une mu-sette posée sur la cuisse.

Il tenait les yeux fermés. Sa tête au gré des cahots du train déodelinait à droite et à gauche, cherchant un point d'appui. Quand elle penchait trop d'un côté, il la ramenait et il faisait un vague effort pour revenir à lui. Mais le sommeil l'engourdisait de plus en plus, sa tête vint frôler mon épaule et finit par s'y appuyer de tout son poids comme celle d'un enfant. Alors, il s'endormit tout à fait.

Je ressentis aussitôt un trouble suivi d'une chaleur intérieure qui ne pouvait me laisser aucun doute sur le genre de sentiment que ce contact imprévu me procurait. Je restais immobile, attendri par la douceur que répandait en moi cet involontaire abandon, mais aussi de plus en plus gêné par les regards que les voyageurs lançaient de notre côté. J'osais à peine lever les yeux à la dérobée. Je me sentais rougir et le cœur battre.

Le train allait arriver à la station des Ternes, puis filer vers l'Etoile et la porte Dauphine. On percevait le changement de quartier à la tenue de la plupart des gens qui montaient dans le wagon. Des bourgeois gourmés, des femmes élégantes qui sentaient les parfums synthétiques, des jeunes gens distants ou trop chics. Les plus proches en voyant assis un homme d'une trentaine d'années, bien vêtu, sur l'épaule de qui dormait un jeune ouvrier fort négligé, laissaient leur visage traduire une très conformiste réprobation. Quelques messieurs du genre sérieux, aux lèvres minces, à grosses lunettes, m'accablaient, me méprisaient, me foudroyaient du regard. Quelques femmes se détournaient avec dégoût. Un tel spectacle en public, dans le métro! C'était contraire à tous les principes et véritablement choquant. Quelle tenue, quelles moeurs, grands dieux! à cette jeune génération! De notre temps, quand un dormeur égarait sa tête sur l'épaule du voisin, on l'envoyait dinguer ailleurs.

J'entendais toutes ces pensées en eux et je jouissais âprement d'être leur cible. A moi tout simplement, il plaisait de les scandaliser à peu de frais, en ne réveillant pas de son sommeil l'inconnu que le hasard m'avait donné pour voisin. Où donc était le mal, mesdames et messieurs? Quelle règle de bienséance interdirait d'avoir dans le métro, devant vous, un geste fraternel pour la fatigue d'autrui? Le pourriez-vous expliciter, bonnes gens?...

Porte Dauphine. Terminus. Tout le monde descend et moi aussi. Toujours environné de flèches réprobatries du public, j'attends quelques secondes que les voyageurs les plus pressés s'en aillent. La foule enfin nous tourne le dos. Alors, très doucement, je dérobe mon épaule à la tête endormie, je me lève et le jeune ouvrier se réveille, les yeux vagues, ne sachant où il est, puis se retrouvant, il rejette sa musette derrière lui et s'en va.

Nous marchions côte à côte sur le quai vers la sortie. Je lui lançais quelques oeillades de côté. Ça ne mordait pas. Enfin m'ayant répondu d'un regard flou, je lui dis du ton le plus bonhomme, le plus neutre que je puis trouver: «Tu as bien dormi, «tout à l'heure, dans le métro... la tête sur mon épaule». L'oeil dur s'écarquille sans bienveillance. Je sens que son cerveau mal réveillé est lent à comprendre et qu'il ne réagit pas dans le sens que je souhaitais. Je crus même qu'il était prêt à m'injurier.

J'enchaînai: «Tu as un travail fatigant, bien sûr, et puis «avec cette première chaleur du printemps...» Il a compris et il répond d'une voix grasseyante où chantent les intonations faubouriennes: «Ah, monsieur, si ce n'était que le boulot, je suis costaud, je tiendrais le coup; mais vous pensez avec ma petite copine, pendant le repos de midi au lieu de déjeuner, il a fallu que je la b... au moins six fois de suite!» Il eut un rire amer et las. Il ajouta comme en rêve «Ah, la garce!»

Je le laissai se perdre dans la foule.

o

Elémir Dyoré

„L'Homosexuel en Amérique“

(*En marge d'un nouveau livre américain*)

par Daniel

Le livre que Donald Webster Cory vient de publier aux éditions Pierre Horay «Flore», Paris 1952, sous le titre de «L'Homosexuel en Amérique» (Prof. Dr. Nacht) n'est pas une étude scientifique de notre problème. Il s'agit avant tout de la confession sincère d'un homosexuel américain, du récit de son existence, de ses craintes, de ses espoirs. Ecrit dans un style plein d'entrain et de bonne humeur que la traduction n'a heureusement pas gâté, l'ouvrage se lit avec avec le plus grand plaisir.

Webster Cory témoigne d'une franchise admirable dont il ne se sépare jamais, pas plus pour parler de ses faiblesses et de celles du monde homosexuel que pour se justifier et justifier avec lui tous ceux dont il partage la nature.

«Mais rien ne souligne mieux l'absurdité de cette accusation d'aller contre la nature que si on l'applique aux pratiques anti-conceptionnelles. Comment peut-on aller plus délibérément à l'encontre des intentions de la nature qu'en faisant usage d'un réceptacle artificiel pour empêcher le sperme d'aller fertiliser l'oeuf?...»

... La civilisation elle-même n'est-elle pas une négation de la nature? Notre façon de nous vêtir, de couvrir certaines parties de notre corps quelque clément que soit le temps, rien de tout cela n'est naturel. Et pas davantage nos maisons, nos machines, nos appareils de téléphone ou de télévision et nos antibiotiques dont nous sommes si fiers. Les êtres humains ont été dotés de voix pour pouvoir émettre des sons et d'oreilles afin de percevoir ceux-ci dans un rayon de quelques centaines de mètres, mais nous sommes allés créer tout un système très peu naturel qui nous permet de communiquer avec d'autres êtres humains à des centaines ou des milliers de kilomètres de distance. Si l'on condamne certain comportement sexuel comme étant contre nature, pourquoi ne pas condamner aussi le téléphone? Et que dire de la libération de l'énergie atomique?»

Avec quelle raison nous le voyons s'élever contre ceux qui critiquent nos lieux de rencontre, nos bars, nos clubs, nos sociétés, nous